

L'âge d'or de la salsa retrouve son éclat

Le Monde, 30 août 2016, p. 17

Sept albums du label new-yorkais Fania, comptant les participations de Ray Barretto, Willie Colon et Celia Cruz, sont réédités avec soin

SALSA

Des albums du catalogue Fania réédités. Encore ? Oui, et alors ? Label discographique défunt, créé en 1964 à New York par Jerry Masucci (1934-1997), un avocat d'origine italienne, et l'un de ses clients, le compositeur et flûtiste dominicain Johnny Pacheco, Fania c'est de l'or, une malle aux trésors, la crème de la salsa. Des musiciens, des voix qui ont marqué son histoire et plus particulièrement les années 1970, la période de son âge d'or. Une époque où, pour la communauté des Latino-Américains à New York (Portoricains, Cubains, Dominicains...), dont sont issus nombre de ses musiciens alors, « *la salsa joue un rôle de médiateur, de cohésion, puisqu'elle est un métissage de rythmes, de danses et d'appartenances nationales* », souligne le sociologue vénézuélien Saul

Escalona, dans son ouvrage *La Salsa* (L'Harmattan, 1998).

Au-delà d'incarner l'esprit de la fête, la salsa parle du quartier (le barrio), de fierté, d'identité, de violence et d'amour dans le Spanish Harlem, où elle se vit comme une expression culturelle fondamentale. Fania lui sert de porte-voix et en fait une industrie florissante. Le monde découvre ce son urbain énergique, nourri de rythmes afrocubains et de jazz.

La poignée de disques réédités aujourd'hui avec soin (remastérisés à partir des bandes analogiques originales – un gain significatif de clarté et de relief sonore) en format CD et vinyle propose des albums fondateurs, parus dans les années 1970, qui apparaissaient ou disparaissaient des bacs, au gré des passages de témoins, rachats de licences ou de droits des maisons de disques. Des indispensables dont pas mal de jeunes aficionados

**On se bouscule
vers les lieux
où se produit cette
bande d'allumés.
Une machine
à danser**

aguerris ou débutants de danse « latino » ne soupçonnent même pas l'existence.

Rusés, Johnny Pacheco et Jerry Masucci ont eu l'idée, pour faire la promotion de leur label, de créer un big band à géométrie variable, réunissant le gratin de la salsa. Ainsi naît le Fania All Stars, la Fania en raccourci. Celui-ci donne un premier concert informel, sous forme de *descarga* (bœuf musical), au club Red Carter, à Greenwich Village, en 1967. Le décollage officiel arrive en 1971 : un concert de

vant 4 000 personnes au Cheetah, également à New York. Dès lors, le bouche-à-oreille et les radios de la communauté latino-américaine font leur travail. On se bouscule vers les lieux où se produit cette bande d'allumés compétents, conjuguant virtuosité sidérante, puissance et élégance musicale. Une machine à danser, rutilante de cuivres, de percussions canailles et de voix vives. Un cadeau des dieux et du diable réunis. Retrouver sur une même scène Johnny (Pacheco), Willie (Colon), Ray (Barretto, mort en 2006), Hector (Lavoe, mort en 1993), Cheo (Feliciano, mort en 2014) et puis tous les autres, c'était « folie et paradis ». Une expérience unique.

Ceux qui ont vu savent, les autres peuvent deviner, en écoutant les extraits de concerts enregistrés à Porto Rico et New York, en 1973, parus deux ans plus tard sous l'intitulé *Fania All Stars Live At Yankee*

Stadium. Parmi les invités, ces jours-là : deux célébrités d'origine cubaine, exilées aux Etats-Unis et qui y décéderont la même année (2003), le volcanique percussionniste Mongo Santamaria et la rugissante Celia Cruz, l'inoubliable reine de la salsa.

« Une époque cruciale »

A Porto Rico, il y avait aussi le saxophoniste camerounais Manu Dibango. « *Je me suis retrouvé là après que Jerry Masucci est venu m'écouter un soir où je me produisais sur la scène mythique de l'Apollo de Harlem.* » Le musicien fait alors un carton aux Etats-Unis avec *Soul Makossa*, la face B du 45-tours d'un hymne qu'il a composé, à la demande du gouvernement camerounais, pour la Coupe d'Afrique des nations, qui se déroulait au Cameroun, en 1972. « *Des producteurs afro-américains venus chercher des disques africains à Paris*

avaient embarqué ce disque dans leurs bagages. C'était l'époque "black is beautiful", "I'm Black, I'm proud". Une radio a diffusé Soul Makossa et cela a été comme un raz-de-marée », raconte Manu Dibango. Il tournera près de deux ans avec la Fania. « *Fania, c'est une époque cruciale pour tous ceux qui ont eu la chance de participer à cette aventure* », conclut le musicien. Fania, c'est plusieurs centaines de références. On attend donc avec impatience les prochaines rééditions. ■

PATRICK LABESSE

7 CD et vinyles : Celia Cruz & Johnny Pacheco « Celia & Johnny », Ray Barretto « Indestructible », Willie Colon « Cosa Nuestra », Fania All Stars « Live at Yankee Stadium » vol. 1 et vol. 2, Hector Lavoe « La Voz », Eddie Palmieri « Vamonos Pa'l Monte » (Fania/Wagram Music).